

SYNTHESE

L'animal familial : médecin malgré lui ?*

par

Véronique SERVAIS**

INTRODUCTION

Rassembler un ensemble de travaux autour d'un thème aussi vaste que « L'animal familial » ne peut se faire sans une idée, ou une question, directrice; ici, ce sera, comme l'indique le titre : « La relation à un animal familial peut-elle s'avérer thérapeutique ou salutaire pour un être humain, et pour quel être humain ? »

On rapporte en effet périodiquement dans la littérature des cas où un animal familial semble avoir joué un rôle de premier plan dans le développement affectif et cognitif d'un enfant, ou dans l'équilibre émotionnel d'un adulte. On peut par exemple observer une réaction dramatique à la disparition de l'animal. [voir bibliographie (8)]

Depuis quelques années, des psychologues et des vétérinaires étudient les relations qui unissent humains et animaux, et tentent d'en découvrir les composantes pouvant s'avérer bénéfiques pour l'individu.

C'est l'état de ces recherches qui sera présenté ici, selon un plan qui sépare deux contextes : le contexte de l'environnement habituel des humains, et un contexte explicitement thérapeutique (l'animal dans l'hôpital psychiatrique, la séance de psychothérapie, etc.). Suivant en cela la plupart des recherches, on s'intéressera séparément à l'enfant, à l'adulte et à la personne âgée.

* Manuscrit reçu le 10 avril 1989; accepté le 17 août 1989.

** Licenciée en Psychologie, orientation Psychologie clinique, 1988.
Adresse actuelle : rue Général de Gaulle, 66; B - 4020 Liège (Belgique).

La question « Qu'est-ce qui, dans une relation à un animal, peut être appelé "thérapeutique" ? » est trop vaste pour être abordée de front. Il faut faire un détour par des sous-questions comme :

- Quelles personnes peuvent le plus bénéficier d'une relation à un animal et quelles sont les relations que ces personnes établissent avec leur entourage ?
 - Quelles sont les composantes principales de la relation à l'animal ?
 - En quoi les interactions avec l'animal sont-elles différentes des interactions avec un être humain ?
 - Quelles sont les particularités contrastées de la relation à l'animal et à l'environnement humain habituel ?
 - En quoi la manière dont une personne interagit avec son animal est-elle caractéristique de cette personne, et en quoi est-elle inhabituelle chez cette personne ?
 - La relation qu'un enfant établit avec un animal est-elle régulièrement différente de la relation qu'un adulte établit avec le même animal ?
 - Quels sont les inconvénients dûs à la présence d'animaux familiers dans notre environnement, et comment y remédier ?
 - Lors de l'introduction d'un animal dans une famille, observe-t-on des modifications (ré-organisation) des relations familiales ?
 - Existe-t-il des conditions de vie particulières dans lesquelles la relation à l'animal semble jouer un rôle particulièrement important ?
 - Est-il possible d'envisager une "utilisation" systématique de l'animal dans la psychothérapie, et pour quel genre de patients ?
- etc.

Ces questions reviendront, d'une manière ou d'une autre, dans le cours de la présentation. Auparavant, il est utile de faire un détour par l'histoire de la domestication des animaux qui sont aujourd'hui nos familiers. Cela pourrait nous aider à mieux comprendre les liens qui unissent homme et animaux familiers.

La cohabitation homme-animal remonte à environ 10 000 ans, mais l'origine de la domestication du chien, et *a fortiori* du chat, reste en fait une énigme. L'origine phylogénétique de ces animaux reste également douteuse. Discuter des polémiques qui émaillent cette question se situe hors de notre propos. Le lecteur intéressé peut se reporter à A. PIETERS (32) pour un examen des trois hypothèses phylogénétiques retenues actuellement.

Pour nous, il est plus intéressant d'observer que la domestication a modifié le comportement du chien, qui conserve à l'état adulte des comportements que l'on ne trouve que chez les jeunes dans les espèces sauvages (loup, chacal...). Il s'agit d'un élément important de la relation homme-animal familial.

La domestication a pu être favorisée par l'utilité du chien (chasse, défense du territoire, etc.). Il est possible que certaines caractéristiques de la société mésolithique (plus de loisir, place pour des activités non productives) aient joué un rôle déterminant [MESSENT et SERPELL (25)].

L'homme possède en outre la capacité de généraliser ses réponses sociales à des animaux d'une autre espèce, ce qui est nécessaire pour que des relations se développent entre homme et animal.

Mais l'élément déterminant de la domestication a pu être de nature psychologique; ainsi, pour LEVINSON (20), les bénéfices que retirent les hommes de la cohabitation avec les animaux ne peuvent se réduire à l'aide que ceux-ci leur apportent dans certaines tâches (garder un troupeau, etc.) Et, si ces animaux familiers occupent une telle place privilégiée, c'est sans doute que « ... l'importance des animaux de compagnie est psychologique plutôt que pratique. La relation entre l'homme et le chien, et tout particulièrement entre l'enfant et le chien, peut dans beaucoup de cas être plus salutaire qu'une relation entre deux êtres humains. »¹ On peut, semble-t-il, émettre l'hypothèse que des éléments d'ordre psychologique ont joué, dès le départ, un rôle déterminant dans le rapprochement de l'homme et de l'animal.

Les psychanalystes se sont les premiers penchés sur le rôle de l'animal dans la vie psychique de l'homme. Certains² avancent l'hypothèse suivante : l'animal qui, au cours du temps, a été domestiqué, joue un rôle analogue à celui de l'animal-totem : il est utilisé par l'appareil psychique, d'abord directement, puis symboliquement, pour sublimer des pulsions incestueuses, dans la religion et dans le contrôle utile sur la nature. Ce rôle particulier de l'animal explique en partie, selon les auteurs, le fait qu'il ait été domestiqué.

On ne peut apparemment actuellement que faire des hypothèses sur le processus de la domestication. Mais pourquoi certains animaux (chien et chat surtout) se sont-ils adaptés au compagnonnage avec l'homme plutôt que d'autres ?

Il est probable que certaines caractéristiques les rendaient particulièrement aptes à être domestiqués. Par delà l'intérêt historique, la compréhension de ces caractéristiques peut éclairer la relation actuelle entre l'être humain et son animal.

- (1) Ainsi il semble admis que le système social dans lequel vivait l'ancêtre du chien, basé sur une hiérarchie plus ou moins stricte, a favorisé la soumission de l'animal à son maître humain, et son intégration dans une famille.
- (2) Lors de son développement, le jeune chien passe par plusieurs périodes critiques ou sensibles dont l'importance pour la socialisation a été démontrée (32). Si un chiot est privé de contacts humains pendant les premiers mois de son existence, il restera très craintif vis-à-vis des humains et ne pourra faire un bon compagnon. Inversement, un chiot enlevé tôt à sa mère et élevé exclusivement avec des êtres humains sera incapable de se reproduire avec des animaux de sa propre espèce. C'est ce que FOX appelle la « sursocialisation ».
- (3) Ce dernier a également identifié chez le chiot l'existence d'une période sensible (aux alentours de 8 semaines) pendant laquelle un traumatisme physique ou psychologique peut avoir des effets durables. Il met en parallèle cette période avec celle de la peur de l'étranger chez le nourrisson et fait de cette isomorphie un élément important de la relation entre l'homme (l'enfant) et son chien.

« La recherche a montré (...) que le développement du cerveau du chien, ses patterns de socialisation et d'autres périodes critiques et sensibles pendant son développement sont très similaires, et parfois identiques, aux mêmes phénomènes reconnus chez l'enfant humain, bien qu'ils se développent sur une base temporelle différente. »³ Et

¹ LEVINSON (20) p. 59.

² S. E. JELLIFFE and L. BRINK : The Role of Animals in the Unconscious. *Psa. Review*, IV, 1917 cité par Marcel HEIMAN, M.D. On the Rôle of Animals. *Psychoanal Quart.*, 25, p. 569.

³ (15) p. 39 .

plus loin : « ... alors nous ne devons pas être surpris si à la fois le chien et l'enfant, dans certaines conditions, peuvent développer des désordres comportementaux analogues ou homologues. »

Cette « parenté » entre le chien et l'enfant explique en partie l'attachement réciproque entre l'être humain et son « meilleur compagnon », mais nous y reviendrons lorsque nous envisagerons la communication entre l'enfant et l'animal.

(4) On peut encore relever les caractéristiques suivantes [MESSENT et SERPELL (25)] :

- les capacités communicationnelles : chiens et chats ont une grande diversité de mimiques, et, en ce qui concerne le chien, le fait d'avoir évolué dans une structure sociale similaire à celle de l'homme peut avoir renforcé la similitude des mimiques;
- les chiens jouent énormément à l'état adulte, ce qui favorise les relations avec les êtres humains;
- à l'exception des primates et des mammifères marins, chiens et chats se situent parmi les mammifères les plus intelligents;
- les cycles d'activités de ces animaux et celui de l'homme coïncident (diurne);
- ils sont susceptibles d'apprendre la propreté, ce qui permet de les garder dans une maison, d'où augmentation des contacts;
- ils ont une taille idéale.

Chiens et chats apparaissent alors comme *préadaptés* au compagnonnage avec l'homme.

Ces différents éléments permettent de mieux comprendre le phénomène de la domestication par le biais de l'animal et de ses caractéristiques. Il n'en reste pas moins que, pour différents auteurs, dont LEVINSON, ce phénomène reste incompréhensible tant que l'on ne fait pas intervenir comme éléments explicatifs les bénéfices psychologiques que retire l'être humain de sa relation avec l'animal.

C'est à ceux-ci que nous allons nous intéresser maintenant. Notons, bien que cela puisse paraître évident, que dans tous les cas on ne parlera que des sociétés ou cultures occidentales, et principalement des communautés urbaines.

*
* *
*

A. L'ANIMAL FAMILIER ET L'ADULTE

I. QUE PEUT APPORTER UN ANIMAL FAMILIER A UN ADULTE VIVANT DANS SON ENVIRONNEMENT HABITUEL ?

Il est probable que l'animal sera d'autant plus important que l'environnement est urbanisé. En effet, si l'on suit LEVINSON (21), les conditions de vie actuelles des occidentaux (pauvreté relationnelle, monde froid, isolement, etc.) seraient tellement néfastes au développement harmonieux de l'individu, que l'animal pourrait s'avérer avoir un rôle prépondérant dans le domaine de l'hygiène mentale [LEVINSON (21)] ou du bien-être psychologique. L'animal offrirait l'opportunité de créer des liens, et la possibilité de l'apprentissage d'une relation de confiance, solide, gratifiante. Ses apports potentiels se

mesurent ici aux lacunes relationnelles de la société. Dans ce contexte, la relation à l'animal est essentiellement SUBSTITUTIVE (LEVINSON, BRIDGER). Elle remplit des besoins humains qui ne sont plus satisfaits par l'environnement humain, et apporte à l'individu ce que son milieu de vie habituel ne lui donne pas.

L'animal, en intervenant là où les insuffisances de l'être humain (parent, éducateur, époux, voisin, ... ou professionnel de la santé mentale) deviennent manifestes, « humanise » la société technocratique et anonyme; il apporte notamment de la chaleur dans le froid glacial des relations humaines. De plus, la « franchise » des expressions de l'animal peut être très sécurisante et réconfortante pour des personnes déçues des relations humaines. [DEMARET (13)]

a. De manière plus spécifique, la relation avec un animal peut constituer, même pour un adulte, un terrain d'apprentissage

L'apprentissage du rôle de parent

Pour des couples qui ont des enfants de plus en plus tard et qui, dans leur enfance ou leur adolescence, ont de moins en moins l'occasion d'observer leur mère ou une de leurs proches s'occuper de nourrissons, prendre soin d'animaux ou de plantes peut constituer un apprentissage très important.

« Apprendre à s'occuper d'un familier, en tolérant l'inévitable désordre qu'il fait, (...), apprendre à tolérer et assumer l'inévitable surcroît de travail qu'un animal occasionne peut aider à préparer les futurs parents au désordre que le bébé amènera dans leur foyer. Avoir confiance dans ses propres capacités à s'occuper d'un animal familier peut donner au parent de l'assurance dans la manipulation et les soins à donner au nouveau-né. La mère, à ce sujet, sera préparée psychologiquement à accueillir l'enfant et à lui fournir les stimulations sensorielles nécessaires. L'enfant se sentira mieux accepté à sa naissance et il développera le sentiment inconscient que le monde est un endroit de valeur dans lequel il désire vivre. »¹

SEARLES (35) cite le cas d'un obsessionnel à qui l'acquisition d'un animal a permis, ainsi qu' à sa femme, d'apprendre à prendre soin d'un être vivant.

Cependant, la possession d'un chien ne modifie pas l'attitude des parents d'enfants battus ou maltraités [VAN LEEWEN (36)]. DUNBAR (cité par HEIMAN) rapporte pourtant le cas d'une patiente qui faisait subir des mauvais traitements à son chat, ce qui, prétendait-elle, lui permettait de ne pas en faire subir à son enfant.²

La relation à l'animal comme apprentissage constant de nous-mêmes

Pour BRIDGER l'animal peut jouer auprès de son maître le rôle de rétro-action lui permettant de mieux prendre conscience de certains sentiments. L'animal est particulièrement sensible à « la musique derrière les mots », aux mouvements d'intention, qui nous échappent plus facilement. Sa réaction à notre comportement peut nous aider à mieux appréhender nos états émotionnels, et conduire à une meilleure connaissance de nous-

¹ Boris M. LEVINSON (21) p. 10.

² M. HEIMAN « On the Role of Animals », *Psychoanal. Quart.*, 25, p. 569.

mêmes. BRIDGER y voit une des raisons de l'attachement de l'individu à son animal : « Bien que cela soit moins souvent reconnu, on peut penser qu'une partie de l'affection et de l'estime dans laquelle beaucoup de familiers sont tenus ne provient pas seulement des soins qu'il leur a prodigués mais, plus profondément, de la meilleure connaissance de soi-même dont a bénéficié, de différentes manières, l'être humain ».¹

La relation à l'animal facilite l'apprentissage de l'interdépendance

La relation à l'animal a une base solide : la fidélité, la confiance, la stabilité : l'animal introduit dans le monde « cette preuve de stabilité tellement absente et recherchée si désespérément dans des temps de changements critiques comme le présent. » (1) Ses réactions sont relativement prévisibles, il ne fait pas de « mauvais coup » auquel on ne s'attend pas, il est toujours présent, fidèle... C'est parce qu'il y a cette confiance que l'individu peut apprendre avec son animal la relation d'inter-dépendance qui pourrait devenir le prototype de la relation entre communautés, individus, groupes, etc. (1)

La particularité de l'animal familier qui fait de lui un si bon « professeur » est qu'au niveau de la relation, il n'exige rien de son maître. Il se montre en général satisfait, ce qui laisse à l'individu la liberté d'expérimenter des comportements et des sentiments que, peut-être, il n'a jamais osé expérimenter (comme l'attachement, la dépendance, la confiance, la responsabilité, le jeu, l'agression, la haine, l'abandon, etc.)

b. L'animal peut avoir un effet sur les relations familiales

Selon LEVINSON l'animal permet d'expérimenter des sentiments par projection ou déplacement, de tester le pouvoir, l'autorité, etc., ce qui par exemple a des répercussions, au sein de la famille, sur la relation avec la figure d'autorité « réelle »... L'animal peut aussi être un « dérivatif » pour des actes agressifs et, en servant de prétexte, favoriser l'expression de la divergence tout en masquant l'enjeu réel du conflit. Pour CONDORET, introduire un animal dans une famille en modifie la dynamique et l'animal « sera un test révélateur des grandes lignes caractérielles du comportement de chaque membre de la famille et de la cellule familiale envisagée comme un tout. »²

« ...l'observation de ses parents et de ses frères et soeurs dans leur fréquentation du monde non humain aide l'enfant à se faire une représentation plus claire de leur personnalité. »³

Mais l'animal peut aussi avoir un effet négatif, par exemple si un enfant a l'impression qu'on lui préfère le superbe chat de la maison...

Nous n'avons pas connaissance de recherches qui, dans la perspective des écoles systémiques, aient porté sur la place de l'animal dans la dynamique familiale. Il est cependant très probable que l'animal soit pris dans les interactions familiales, et y joue un rôle non négligeable.

¹ Harold BRIDGER (1) p. 5.

² CONDORET (5) p. 186.

³ H. SEARLES (35) p. 89.

c. L'animal source de valorisation personnelle

L'apprentissage de la responsabilité peut être pour certains une découverte importante. S'occuper d'un animal, éprouver sa fidélité, sa dépendance, son obéissance, son affection, peuvent fournir, même à un adulte, un support important à la confiance en soi et au sentiment de sa propre valeur.

Dans une famille, ou dans n'importe quel groupe, l'animal occupe en général le bas de la hiérarchie, ce qui offre la possibilité à la personne située juste au-dessus de lui d'expérimenter l'autorité.

De plus, comme le dit CASS¹ « L'avantage avec un animal est que la personne peut en quelque sorte choisir son degré d'investissement, la profondeur de la relation; le chien qui lui est attaché l'est en général inconditionnellement. » Par ce dévouement inconditionnel il apporte à son maître une valorisation importante.

d. La relation à l'animal a une spécificité

A la suite d'une recherche sur les coronariens, Fox considère que la relation à l'animal familial n'est pas par essence le substitut d'une autre relation : elle a son identité propre.

FOX (15) analyse la nature de la relation à l'animal, et établit plusieurs catégories, non mutuellement exclusives puisque des relations de différents types peuvent se succéder dans le temps.

- relation objectivante : le chiot ou le chien n'est rien d'autre qu'un nouveau jouet, dont on se lasse éventuellement rapidement;
- relation d'exploitation, utilitaire : chiens policiers, etc.;
- relation de dépendance, de besoin : l'animal est une source de satisfaction pour différents besoins et dépendances;
- relation mature, où le familier est considéré comme « un autre signifiant », apprécié pour lui-même et sa valeur intrinsèque.

Ce dernier type de relation est probablement plus facile à établir avec un animal qu'avec un autre être humain.

Cherchant à mieux cerner et qualifier la spécificité de la relation à l'animal, FOX, à partir d'enquêtes et d'observations, rassemble les données suivantes :

1. Les gens parlent beaucoup à leur animal.

D'après une enquête, 99 % des personnes interrogées parlent avec leur animal, 28 % se confient à lui tandis que 28 % lui racontent les événements de la journée et 81 % pensent que leur animal est sensible à leurs émotions.

2. Le langage qu'ils utilisent pour leur parler est le langage « bébé », celui qu'une mère utilise pour parler à son jeune enfant.

¹ CASS (4) p. 129.

FOX émet l'hypothèse que se développe entre l'être humain et l'animal, pendant qu'il lui parle, une sorte de relation d'empathie comparable à celle qui est décrite par K. ROGERS comme étant un élément indispensable à une bonne relation thérapeutique.

3. Le toucher est un élément important dans la relation de l'homme et de son animal.

Observées dans une salle d'attente d'une clinique vétérinaire, toutes les personnes, indépendamment de leur sexe et de la taille de l'animal, ont des contacts tactiles avec celui-ci. FOX isole un type de contact particulier, appelé « Idle play ». C'est une forme de toucher paisible, favorisant l'attention flottante, la rêverie, et qui ressemble à celui du jeune enfant caressant son ours ou tout objet doux à l'endormissement, au réveil, ou lorsqu'il se sent effrayé, en bref lorsqu'il veut du confort.

Probablement (DEMARET) cette forme de toucher a-t-elle un rapport avec le grooming que l'on observe chez les primates; il s'agit d'une « manipulation réciproque et apaisante du pelage » [DEMARET (13)] qui demanderait encore à s'exprimer alors que nous n'avons plus de pelage, et que le toucher est socialement peu favorisé en général.

L'animal, en ce qu'il est utilisé dans la recherche de confort et d'apaisement, remplit une fonction analogue à celle de l'objet transitionnel.

e. Même à la maison, l'animal peut avoir un effet thérapeutique

A partir d'une recherche déjà citée réalisée sur des coronariens, FOX *et al.* (16) découvrent, par inadvertance en quelque sorte, que la présence d'un animal familier est le prédicteur social le plus important pour la survie un an après l'hospitalisation. Et, ce qui leur paraît plus important encore, que cet effet agit indépendamment de et en supplément du support apporté par les contacts humains. Les cardiaques possédant un animal familier ont donc, toutes choses égales par ailleurs, moins de rechutes que les autres.

En relation avec cette découverte, notons que FRIEDMANN *et al.* [cités par FOX, (16)] ont montré que caresser un chien ou un chat entraîne une diminution de la pression artérielle.

Chez des personnes souffrant de dépression à la suite de maladies physiques graves qui les handicapent profondément, McCULLOCH (22) rapporte que la présence de l'animal, quel que soit le support social dont ces personnes disposent, est perçue comme un support important qui les aide à faire face à la maladie et à la dépression. Les patients considèrent que l'apport le plus important de l'animal est de les aider à garder le sens de l'humour et de les faire rire. D'autres bénéfices psychologiques sont l'attachement et l'amour ; avoir un être qui dépend de soi et qui aime renforce l'estime de soi, souvent diminuée lorsqu'on est malade et invalide. L'animal apporte aussi une sécurité émotionnelle.

Dans le cas présent, l'animal a un effet thérapeutique indépendant du contexte humain. Ceci est à souligner car dans le cas de la Thérapie Facilitée par l'Animal, dont la présentation va suivre, il est souvent difficile de s'assurer que l'animal familier a un effet thérapeutique par lui-même, indépendamment du réseau des interactions que l'environnement humain noue autour du couple formé par le patient et l'animal.

Une enquête (31) réalisée par PADDEN-LEVY dans le but de vérifier plusieurs hypothèses sur les bienfaits potentiels de l'animal familier indique que la possession d'un animal familier est corrélée positivement avec un meilleur équilibre émotionnel, la

diminution de l'aliénation et un taux de divorce inférieur. Il est évidemment faux d'affirmer que posséder un animal diminue par exemple les risques de divorce, mais il y a entre la possession d'un animal et ces différentes variables, des liens qui restent à explorer.

Le rôle de facilitateur social de l'animal n'a pas été confirmé par l'enquête de PADDEN-LEVY, alors qu'il a été souvent mis en évidence dans des recherches cliniques (CORSON *et al.*).

Notons à ce sujet que PADDEN-LEVY cherche un trait de personnalité tandis que CORSON envisage un comportement ou une attitude. Il se peut que, à degré d'introversion égal, l'animal favorise les relations sociales. Tous les possesseurs de chien savent que, lors de la promenade, il est fréquent que des contacts se créent autour de l'animal, soit avec d'autres propriétaires de chiens, soit avec des personnes attirées par l'animal [DEMARET (13)].

On peut conclure avec BRIDGER : « Sans suggérer que l'animal-compagnon est la panacée pour toutes les personnes vivant des difficultés très variables dues aux conditions de vie actuelles, on peut dire qu'il (l'animal) a sur la vie des gens cette sorte d'influence qui fournit une aide non négligeable, en donnant à nos relations des qualités de stabilité, de robustesse, de confiance et de survie. »

Les importantes fonctions que peut remplir un animal familier au plan de l'équilibre et de la santé psychologique doivent être reconnues lorsque la suppression de l'animal est envisagée. DEMARET précise que, dans le cas de personnes allergiques, il est important de s'assurer de l'origine de l'allergie avant de faire supprimer l'animal. En effet, le remède (la suppression) peut s'avérer dans certains cas être pire que le mal, surtout lorsqu'il s'agit d'enfants allergiques, ceux-ci ayant déjà tendance à supporter difficilement une séparation. (13)

II. LORSQUE L'ANIMAL EST UTILISE COMME CO-THERAPEUTE

LEVINSON a émis l'hypothèse très générale que le contact avec l'animal aide à retrouver une certaine stabilité émotionnelle, ou diminue l'aliénation [LEVINSON : 1969,1980, cité par PADDEN-LEVY (31)]. Mais il n'a pas lui-même réalisé de recherche expérimentale pour tester ces hypothèses.

SEARLES (35) a réalisé plusieurs observations cliniques démontrant l'importance de l'environnement non humain, qui joue un rôle fondamental au cours du premier développement de l'enfant : il apporte un fond stable sur lequel les distinctions (animé/non animé, puis humain/non humain, jusqu'à la distinction moi/non moi) vont se marquer. Pour un schizophrène gravement atteint, qui a perdu jusqu'à la distinction animé/non animé, la stabilité apportée par l'environnement non humain peut constituer la base de sa lente reconstruction¹. SEARLES cite également le cas d'un patient qui a réussi à maintenir sa psychose à distance pendant plusieurs années grâce à sa relation avec un chien².

¹ SEARLES (35) p. 152.

² *Ibid.*, p. 163.

L'auteur fait l'hypothèse qu'« une incapacité chronique, aux premiers stades de l'enfance, d'établir une relation avec un monde d'objets inanimés relativement simple et stable et perçue sur un mode réaliste et non animiste, (aurait) beaucoup à voir avec l'incapacité éprouvée à l'âge adulte de découvrir dans sa propre vie des réalités fondamentales saisissables, une signification tangible »¹.

Les recherches qui tentent de dépasser l'analyse clinique sont peu nombreuses dans le domaine de l'effet thérapeutique de l'animal familier.

Premières recherches sur la PFP

Néanmoins, CORSON *et al.* (12) ont mené il y a un peu moins de 15 ans, dans un institut psychiatrique, une recherche pilote sur ce que l'on peut appeler en français la « Psychothérapie Facilitée par l'Animal » : la « Pet Facilitated Psychotherapy » (PFP). Cette recherche constitue une des premières du genre et mérite que nous nous y attardions.

La PFP peut être définie comme : « l'introduction d'un animal familier dans l'environnement immédiat d'un individu ou d'un groupe comme médiateur d'interactions et de relations, avec l'objectif thérapeutique de susciter des interactions et des réponses physiques, émotionnelles et psycho-sociales qui sont des remèdes. »²

La recherche de CORSON *et al.* fut décidée lorsque des adolescents sortirent de leur mutisme et demandèrent à pouvoir jouer et s'occuper des chiens qu'ils avaient entendu aboyer dans le chenil. Revenus de leur étonnement, les auteurs suivirent alors les recommandations de LEVINSON : « Nous avons besoin de recherches hautement imaginatives et extrêmement rigoureuses pour établir les principes et les limites de l'utilisation des animaux familiers dans la psychothérapie. »

Menées avec 30 patients, les investigations ont été particulièrement poussées pour 5 d'entre eux. Les patients ont été choisis en raison de leur résistance à toutes les formes de thérapie tentées antérieurement : médicamenteuse, par électro-chocs, occupationnelle, récréative, thérapie comportementale, et psychothérapie individuelle et de groupe.

Pour les auteurs il s'agit, avec la PFP, de « donner à des patients incapables d'entrer en relation avec autrui l'opportunité d'établir une relation avec un animal, dans l'espoir que la capacité d'avoir une relation avec un animal se généralise aux êtres humains. » Ce qui est thérapeutique dans le cas présent est donc la relation elle-même, pour des personnes ayant perdu tout contact chaleureux avec leur environnement humain.

Avant d'introduire l'animal, les thérapeutes ont une discussion avec le patient sur ses attitudes à l'égard des animaux. Lors de cet entretien préliminaire, des patients mutiques depuis longtemps se mettent à parler et à prendre une part active à la discussion...

Signalons que, d'un point de vue pratique, les patients retenus pour la PFP ont la possibilité d'aller visiter leur animal, de le soigner, de le prendre avec eux pour les séances de thérapie, ils peuvent le promener, d'abord à l'intérieur de l'hôpital, puis à l'extérieur. Ils peuvent donc en assumer la responsabilité à divers degrés.

¹ SEARLES (35) p. 94.

² J. CASS (4) p. 125.

Les variables évaluées sont :

- les contacts sociaux (fréquence et durée);
- le développement et la dynamique des interactions verbales avec les animaux, le thérapeute et les autres patients;
- l'amélioration comportementale;
- l'attitude de coopération;
- le développement de la confiance en soi, et du sens de la dignité et des responsabilités.

On observe également l'incidence de l'animal familier sur des variables comme la prise médicamenteuse, la durée de l'hospitalisation, les tentatives de suicide à l'intérieur de l'hôpital, etc.

Résultats

Sur les 30 patients, 28 acceptent le contact avec un animal, et tous montrent une amélioration au niveau des variables évaluées.

1. La PFP contribue au développement de la force du moi et du bien-être émotionnel des patients

Des patients restant très à l'écart du monde, infantiles et dépendants, développent graduellement, au fur et à mesure qu'ils assument de plus en plus de responsabilités dans les soins à donner aux animaux, un sens du respect de soi, de l'indépendance et de la responsabilité. Leur univers s'agrandit : ils descendent au chenil, vont promener l'animal dans le parc, font la course avec lui...

« Assumer la responsabilité de la santé d'un chien et s'occuper de lui a permis de développer la confiance en soi des patients, et les a progressivement transformés, d'invalides dépendants psychologiquement, en individus responsables se respectant eux-mêmes. » (9)

On peut identifier ici la fonction de valorisation personnelle de la relation à un animal. En ce qui concerne la notion de dépendance, notons que, de la part du personnel, une attitude positive de confiance à l'égard de l'animal est nécessaire. En effet, supposons que les infirmières craignent qu'un animal n'ait un effet désastreux sur un de leurs patients : leur attitude n'en sera que plus protectrice à son égard, et ce dernier pourra peut-être plus difficilement évoluer vers moins de dépendance. Ceci montre à quel point il est difficile (illusoire ?) de distinguer l'effet de l'animal pris isolément, de l'influence qu'a son introduction sur l'ensemble des interactions entre des personnes.

2. La PFP influence les interactions sociales des patients d'un même pavillon

Contrairement à ce qu'ils craignaient initialement, les auteurs remarquèrent que les interactions qu'un patient pouvait établir avec son animal se généralisaient au cercle des autres patients. La présence d'un animal dans le pavillon avait donc pour effet de catalyser les relations sociales. Il se créait autour du couple patient/animal un cercle croissant de chaleur et d'approbation, qui gagnait d'ailleurs le personnel infirmier.

Pour les auteurs, le fait qu'aucun des patients n'ait vécu comme un traumatisme le fait de sortir de l'hôpital sans « son » animal confirme les deux types d'amélioration définis ici : c'est une preuve de ce que l'attachement ne s'est pas fait exclusivement à l'égard d'un animal, et de ce que la confiance en soi des patients s'était considérablement renforcée à travers la relation avec l'animal, puis avec les autres patients.

3. La PFP favorise la communication avec le thérapeute

Grâce aux enregistrements vidéos, quelques données quantitatives de la communication avec le thérapeute ont pu être recueillies, pour les 5 patients étudiés tout particulièrement.

On remarque une évolution spectaculaire de la première à la dernière séance : les patients parlent plus, mieux, répondent plus rapidement aux questions et laissent moins de questions sans réponse. De plus, alors que lors de la première séance les patients répondent plus facilement aux questions portant sur l'animal qu'à celles sur les êtres humains, cette différence s'estompe au cours du temps.

En conclusion, l'animal a joué un rôle déterminant dans l'amélioration des patients étudiés, tant en facilitant les communications thérapeute-patient qu'en fournissant au patient refusant le contact humain l'occasion d'établir une relation avec un être vivant de son entourage.

Les cinq patients étudiés de manière plus approfondie ont tous quitté l'hôpital peu de temps après l'introduction de l'animal. L'amélioration fut soudaine et spectaculaire. Devant une amélioration d'une telle ampleur, on ne peut que s'interroger sur les possibilités de généralisation de cette expérience.

I. Tout d'abord, quelles sont les caractéristiques de ces patients : âge, diagnostic, comportements, motifs de l'hospitalisation, durée de l'hospitalisation avant l'introduction de l'animal ?

Ces quatre patients sont âgés de 28 ans maximum. Les diagnostics sont variables : un jeune garçon exhibitionniste et agressif, une jeune femme psychotique qui refuse de se nourrir, un schizophrène de 19 ans qui ne quitte pas son lit et une schizophrène catatonique.

Ils sont à l'hôpital depuis six mois maximum, mais nous n'avons pas d'indications précises quant à la durée de la PFP.

Les quatre patients dont il est question ici ont en commun d'avoir résisté à toutes les tentatives thérapeutiques antérieures et de s'être retranchés dans un mutisme et une inactivité qui accompagnent l'aggravation générale de leur état depuis leur entrée à l'hôpital.

II. Ensuite, comment comprendre l'effet si rapide et spectaculaire de l'animal alors que les autres tentatives thérapeutiques ont échoué ?

a) CORSON interprète les résultats spectaculaires obtenus de la manière suivante : « Dans un sens, la PFP peut être considérée comme une forme de thérapie par la réalité (GLASSER, 1965). Le chien peut aider à remplir les deux besoins fondamentaux des patients tels qu'ils ont été établis par GLASSER : « le besoin d'aimer et d'être aimé et le besoin de sentir que l'on est une personne de valeur bienveillante pour nous-

même et pour les autres. » Le succès de la PFP est basé sur le postulat que beaucoup de patients peuvent accepter l'amour d'un chien avant de pouvoir accepter de recevoir et de donner de l'amour à un être humain. »¹

Cette conclusion nous semble d'un grand intérêt dans tous les cas où un élément clé nécessitant l'intervention de spécialistes est l'impossibilité d'entrer en relation avec autrui et de donner aussi bien que d'accepter quoi que ce soit de quelqu'un. En est-il autrement avec l'animal ?

b) On peut penser que l'effet thérapeutique de l'animal est également la résultante de modifications diffuses dans l'ensemble du système soignants-soignés, y compris les représentations que se font les uns des autres les deux parties.

- Il n'est pas invraisemblable que les patients ayant résisté à toutes les tentatives thérapeutiques antérieures se soient engagés dans une sorte de lutte contre l'hôpital, lutte dont l'enjeu est de ne pas guérir, la preuve de leur victoire étant l'absence d'amélioration.

L'animal peut alors avoir eu pour effet de leur donner une bonne raison d'abandonner la lutte, tout en modifiant leur représentation des soignants, devenus plus bienveillants à leurs yeux.

Dans cette hypothèse, la manière dont l'animal est présenté au patient prend une importance déterminante. Présenter l'animal explicitement comme une « méthode thérapeutique » risque d'avoir pour effet d'en diminuer précisément l'effet thérapeutique...

- Donner à un patient la possibilité de s'occuper d'un animal, n'est-ce pas lui signifier qu'on le considère autrement que comme un malade ? Et en retour, le patient, de très méfiant, a pu reprendre une certaine confiance dans ses thérapeutes...
- Du côté du patient, prendre en charge les soins à donner aux animaux qui appartiennent à l'hôpital signifie peut-être, à un niveau métaphorique, accepter de collaborer avec l'hôpital.
- Les attentes du personnel à l'égard du patient ont pu jouer un rôle très important, ce qui transparaît surtout dans le cas du jeune garçon exhibitionniste. De méfiant, le personnel devient confiant en voyant le garçon s'occuper si bien de son animal, et la relation de confiance qui s'établit alors conditionne en partie l'amélioration du patient.

La présence de l'animal a pu permettre aux patients d'exprimer des aspects d'eux-mêmes inconnus de ceux qui interagissent quotidiennement avec eux. Ces derniers ont alors des attentes nouvelles qui découragent les comportements infantiles et dépendants des patients.

L'introduction des animaux permet également aux patients mal intégrés à la vie de l'hôpital de ne plus se trouver tout en bas de la hiérarchie hospitalière telle qu'un sociologue comme GOFFMAN² l'a décrite.

Mais qu'en est-il du diagnostic psychiatrique dans ces conditions ?

Nous voyons un jeune psychotique considéré comme incurable guérir en très peu de temps... et Marsha, une « schizophrène catatonique de type excité » sortir de l'hôpital six jours après l'introduction du chien... Y aurait-t-il eu erreur de diagnostic ? Que s'est-il donc passé ?

¹ CORSON (9) p. 34.

² GOFFMAN E. Asiles. Ed. de Minuit, Paris, 1978.

III. Enfin, l'enthousiasme des chercheurs n'est probablement pas étranger au succès.

Notons que les chercheurs sont aussi les psychothérapeutes; ce sont eux qui mènent les entretiens avec les patients. Or les auteurs observent que, sur les 28 patients avec lesquels ils ont expérimenté la PFP, ce sont les cinq patients qui ont fait l'objet de l'étude la plus approfondie qui montrent l'amélioration la plus spectaculaire. L'attitude des thérapeutes dans la PFP est une variable difficilement contrôlable.

En conclusions, nous retiendrons de cette recherche que la présence de l'animal influence profondément l'ambiance de l'hôpital, l'humanise, catalyse les relations à l'intérieur des pavillons. S'occuper de l'animal favorise la reprise progressive de relation avec l'environnement humain chez des patients qui refusaient tout contact. Ils reprennent confiance dans leurs propres capacités et apprennent à être bienveillants avec eux-mêmes comme avec les autres. La présence de l'animal dans la psychothérapie facilite la communication entre le patient et son thérapeute.

Les caractéristiques de la relation à l'animal, c'est-à-dire la possibilité de donner et de recevoir de l'amour, ainsi que des modifications dans les interactions, les représentations et les attentes du personnel et du patient peuvent conjointement expliquer l'effet thérapeutique de l'animal.

Il reste cependant difficile d'isoler l'effet thérapeutique spécifique de l'animal. CASS¹, dans une revue de la littérature consacrée à la PFP, déplore le manque de recherches systématiques à ce sujet car, s'il existe un corps de connaissances empiriques témoignant de son efficacité, il se demande si la PFP marche vraiment en tant que forme de traitement. « La recherche (sur la PFP) devrait fournir des données qui permettront de prédire l'adéquation et le niveau de réussite dans la thérapie qui peut être obtenu avec la PFP seule ou en combinaison avec d'autres formes traditionnelles de thérapie, et l'impact d'un programme de PFP sur la réhabilitation. » Pour lui, le corps de pratiques qui utilisent l'animal ne peut permettre d'affirmer que l'animal seul peut avoir un effet thérapeutique.

Cette question de l'isolement de l'effet thérapeutique de l'animal n'est peut-être pas déterminante, car l'animal, dans la PFP, est toujours présenté par quelqu'un et, comme nous l'avons vu plus haut, ses effets sur un système aux interactions rigides ou stéréotypées sont probablement tout autant inévitables que nécessaires à l'amélioration des patients.

Des questions comme « Comment l'introduction de l'animal provoque-t-elle des modifications ? » ainsi que « Dans quelles conditions ces modifications ne se produisent-elles pas ? » ou « Quelle attitude du personnel soignant est déterminante ? » semblent plus utiles.

Une expérience d'introduction d'un animal dans un hôpital psychiatrique de haute sécurité, en 1975, s'est montrée très prometteuse : non seulement les animaux apportent aux détenus des satisfactions, comme le plaisir du toucher, dont ils sont privés depuis longtemps, mais en plus les animaux sont, contrairement aux attentes, très bien traités, même par les psychopathes. Evidemment, une telle entreprise doit se faire sous contrôle strict quant aux conditions de vie des détenus, et des animaux.

¹ J. CASS (4) p. 128.



B. L'ANIMAL DANS LA VIE DE LA PERSONNE AGÉE

Il est communément admis que, pour les vieux isolés, l'animal de compagnie joue un rôle extrêmement important, tant pour leur santé physique que psychologique. Un animal comme le chien les oblige à sortir, à marcher et faire un peu d'exercice. La sortie est une occasion d'entrer en contact avec d'autres personnes, de parler, voire de faire des connaissances.

On a montré qu'une personne qui se promène avec un chien a significativement plus de chances d'entrer en relation avec quelqu'un lors de sa promenade qu'une personne qui sort seule ou accompagnée d'un enfant. Le chien joue donc un rôle de catalyseur des relations sociales, un prétexte à entrer en communication [rapporté par CORSON (9)].

MUGFORD et M'COMISKY (30) ont investigué expérimentalement et rigoureusement le rôle thérapeutique d'un oiseau en cage sur la santé physique et psychologique et sur les attitudes sociales de vieilles personnes isolées.

La présence des animaux s'avère avoir un effet bénéfique. Toutes les personnes engagées dans l'expérience deviennent très enthousiastes à l'égard de leur oiseau; celui-ci est non seulement un compagnon, mais il leur apporte aussi des visites, les gens restent plus longtemps et s'amuse mieux chez elles; l'oiseau est un sujet de conversation qui diffère un peu des sujets habituels comme le bon vieux temps et les médicaments. Dans ce sens il facilite la communication et « brise la glace ».

Un des intérêts de cette étude est d'être la première étude expérimentale sur le rôle thérapeutique que peut avoir la présence d'un animal en dehors du contexte clinique ou psychiatrique, dans l'environnement naturel des individus. Elle démontre aussi la faisabilité de telles recherches, qui peuvent être envisagées chez d'autres personnes et avec d'autres animaux.

Dans un autre travail, CORSON A. et E. O'LEARY CORSON (10) introduisent des animaux dans un institut gériatrique. Ils constatent au bout de quelque temps que, pour les gens isolés, les animaux ont joué un rôle de catalyseurs sociaux, brisant le cercle vicieux solitude-désespoir-retrait, rassurant par les contacts physiques et la communication non verbale. L'animal aide aussi à rendre les individus plus responsables d'eux-mêmes et moins dépendants.

Il fournit aux résidents atteints de maladies incurables un support émotionnel et, aux malades mentaux, donne beaucoup de plaisir.

Si, en principe, l'introduction de l'animal dans un milieu psychiatrique ou gériatrique comprend le risque de voir un individu s'attacher exclusivement à un animal, aux dépens des autres personnes, cela ne s'est pas produit.



C. L'ANIMAL DANS LA VIE DE L'ENFANT

En nous limitant à l'animal familial (bien qu'un animal sauvage, comme le loup, tienne une place importante dans l'imaginaire enfantin), nous envisagerons successivement, dans un mouvement qui va du général au particulier :

1. L'animal dans la vie de l'enfant; ses contributions au développement de l'enfant au sein du milieu familial;
2. La communication entre l'enfant et l'animal;
3. L'animal dans la psychothérapie.

1. L'ANIMAL A LA MAISON

a. Contributions de l'animal au développement de l'enfant

Il est rare qu'un enfant n'aime pas les animaux. (34) Il arrive que les enfants craignent certains animaux, par exemple les chiens, mais en général ils aiment d'autres animaux (oiseau, poisson, etc.), en possèdent un ou en tout cas n'y sont pas indifférents. Dans une enquête réalisée au Québec par SALOMON (34) auprès de 216 enfants, 3 enfants seulement ne désirent pas d'animal. « Ne pas aimer un animal revêt donc un caractère d'exception qui, par son caractère même, permet de poser un point d'interrogation sur le développement de l'enfant, ses relations avec le monde, sa façon de regarder la vie. » (34) L'enfant perçoit l'animal comme un ami éprouvant les mêmes sentiments que lui, un support lorsqu'il est triste ou seul. A. CONDORET, vétérinaire français sensibilisé à la question des relations entre l'enfant et son animal familial, a observé que c'est surtout les enfants de 7 à 12 ans qui réclament le plus âprement un animal familial. Il note une préférence, à cet âge, des filles pour le chat, et des garçons pour le chien. (5)

- Chez le jeune enfant, on peut observer une attirance pour les animaux dès l'âge de deux ans, et déjà à ce moment la relation peut être d'une grande qualité. L'attitude de l'animal face aux taquineries de l'enfant (tolérance ou fuite, voire agression) est déterminante pour l'établissement d'une relation. Généralement, et sans qu'on comprenne vraiment comment, l'animal se montre extrêmement tolérant aux tracasseries de l'enfant. CONDORET attribue cela à la grande souplesse de l'animal, habitué dès les premiers jours de sa vie à supporter les réactions imprévisibles de sa mère qui le soigne et le bouscule sans transition. (5)

Dans les tous débuts de la vie de l'enfant, l'animal peut lui apporter le supplément de stimulations tactiles qui lui manquerait pour différentes raisons. Progressivement l'enfant apprend à différencier le monde de lui-même, et la relation avec un animal peut l'aider à « développer un concept de soi adéquat et lui fournir l'opportunité d'apprendre comment rencontrer les exigences de la réalité ».¹

¹ LEVINSON (21) p. 12.

Plus tard, l'animal peut aider à supporter l'anxiété qui survient lors du départ de la mère, en apportant une certaine stabilité à l'environnement; il peut rendre l'enfant plus indépendant en lui assurant sa protection lors de l'exploration de l'environnement; le contact avec l'animal favorise aussi un grand nombre d'apprentissages : de celui de la propreté à l'abandon de la pensée magique. L'animal favorise également l'équilibre émotionnel de l'enfant, en partageant avec lui diverses expériences, comme celles de la haine et de l'amour. Il peut constituer un substitut de frère ou de soeur, apprendre à l'enfant le sens des responsabilités, lui donner l'occasion d'acquérir une attitude positive face à la sexualité, à la mort, apprendre à l'enfant à surmonter sa peur dans des situations d'urgence, lui donner confiance en lui et l'accompagner dans toute son enfance. [LEVINSON (21)]

L'enfant de 2 à 4 ans s'identifie en général à son animal. Selon l'âge de l'enfant, cela se produira selon différents scénarios, et l'enfant peut tirer une grande force de cette identification. (5)

Pour l'enfant en âge scolaire, la période des identifications est en partie terminée. L'enfant est inclus dans un cadre scolaire et familial dans lequel ses aspirations légitimes ne sont pas toujours satisfaites. « Ayant le sentiment profond de l'incompréhension dont il est l'objet, il se sentira seul. Partir à la recherche d'un lieu idéal où il pourra projeter ses besoins affectifs inassouvis sera sa préoccupation première. Pour de nombreux enfants, l'animal de compagnie jouera ce rôle d'écoute, de confident; il deviendra en outre un havre dans lequel les communications ailleurs impossibles pourront à nouveau se réaliser dans un climat de mutuelle confiance. La vie reprendra tout son sens, car l'enfant, pas plus que l'homme, ne peut vivre sans amour. »¹ L'animal apporte en outre le sens des responsabilités, l'ouverture aux autres, et aide à développer le principe de mutualité. (5)

La relation à l'animal est très sécurisante pour un enfant : elle laisse s'exprimer des modes de relations qui, vécus avec des êtres humains de son entourage, seraient menaçants ou risqués pour lui. Cette sécurité vient principalement de ce que l'animal ne risque pas d'empêtrer l'enfant dans des désirs ou des demandes paradoxales, ni de l'envahir avec son moi. C'est notamment de cette sécurité que vient le pouvoir thérapeutique de la relation à l'animal.

Ainsi, pour BRUSSET (2), qui identifie un mode particulier de relation entre l'enfant et l'animal (« La relation d'objet animale »), il est des cas où il semble que sa relation avec l'animal a préservé l'enfant d'une évolution franchement psychotique.

Selon LEVINSON (21), l'animal apporte à l'enfant une confiance et une sécurité de base nécessaires pour affronter le monde. En effet, l'enfant grandit dans un monde difficile, il se retrouve sans racine, isolé dans une famille se montrant incapable d'être pour lui « un havre dans lequel il peut se réfugier pour lécher ses blessures et se préparer aux combats des jours suivants. »²

Pour MOUREN et SOULAYROL (29), « L'animal semble donc être le médiateur indispensable qui aide l'enfant à supporter le détachement affectif maternel, puis à intégrer certaines potentialités. Il lui permet de se soustraire à ses émotions en les projetant. Qu'il soit au dedans (animal fantasmé ou symbolisé), au dehors (animal vivant) ou dans une zone intermédiaire (animal objet transitionnel), il est celui avec qui l'expérience de la réalité est tolérable. Grâce à l'animal familier, l'enfant est mieux préparé aux relations inter-humaines et se sent en communion avec l'univers. »³

¹ CONDORET (5) p. 126.

² LEVINSON (21) p. 12.

³ (29) p. 30.

Analysant l'attitude des enfants à l'égard de leur animal dans une perspective piagétienne, KIDD et KIDD (19) trouvent que celle-ci peut traduire le stade de développement auquel les enfants se trouvent. La relation à l'animal évolue donc parallèlement au développement général de l'enfant.

Si la relation entre l'enfant et son animal familial est aussi riche que ce qu'en rapportent les psychologues, on peut se demander ce qu'en pensent les parents d'enfants possédant un animal familial. Ils ont l'occasion d'observer leur enfant interagir avec l'animal, et peuvent se faire une idée de l'importance qu'a l'animal pour leur enfant. MACDONALD (23) a envoyé un questionnaire à ces parents dans le but de recueillir leur opinion. D'après eux, le rôle de l'animal est plus important pour un enfant unique que pour les autres, mais il se limite à apprendre l'amitié et à être un compagnon de jeu. Les enfants qui sont responsables de leur animal ont avec lui une relation importante émotionnellement. De là MACDONALD conclut illégitimement que LEVINSON a largement surestimé le rôle de l'animal familial auprès de l'enfant (aucun des parents par exemple n'estime que l'animal familial peut favoriser l'apprentissage de la propreté). Probablement ne peut-on répondre de manière définitive à la question des apports réels de l'animal par un questionnaire envoyé aux parents des enfants qui en possèdent un.

Il est possible que l'opinion des parents et leur attitude à l'égard de l'animal familial orientent ou limitent la richesse de la relation qui peut se nouer entre l'enfant et son animal. L'attitude des parents serait donc déterminante pour les bénéfices que peut tirer un enfant de sa relation avec un animal familial. [VAN LEEUWEN (39)]

Théoriquement, l'animal peut remplir une foule de rôles auprès d'un enfant normal, du confident à l'esclave, du bouc émissaire à l'être idéalisé, du miroir à son défenseur. Dans la réalité, cependant, [KIDD et KIDD (19)] on ne trouve pas les rôles d'esclave ni de bouc émissaire.

En conclusion, l'enfant, s'il n'est pas découragé, aime les animaux et désire en avoir un à lui. Celui-ci sera principalement un compagnon de jeu, un ami et un confident. L'animal contribue au développement de l'enfant de différentes manières :

- indirectement en favorisant certains apprentissages;
- en lui offrant la possibilité d'établir une relation particulière, apportant à l'enfant un sentiment de sécurité, de confiance, de compréhension mutuelle, une stabilité et une communication « vraie » qui seront des éléments importants de son équilibre émotionnel. Par la sécurité qu'elle apporte, la relation à l'animal permet d'expérimenter des modes de relation perçus par ailleurs comme dangereux. En cela elle peut s'avérer thérapeutique.

La richesse de la relation entre l'enfant et son animal dépend également de l'attitude de ses parents à l'égard de l'animal et de cette relation.

b. L'investigation psychanalytique

Lorsqu'on envisage la relation à l'animal du point de vue adopté par les psychanalystes, on se centre principalement sur l'économie pulsionnelle de l'enfant, c'est-à-dire la manière dont il investit le monde extérieur (pulsion objectale), ou son monde intérieur (pulsion narcissique), d'énergie psychique. Les identifications interviennent dans ce processus, et y jouent un rôle important.

L'objet de confluence

La notion d'objet de confluence est proposée par CAREL et GOUTLAND (3) à propos du petit animal (hamster, cobaye, ...). L'objet de confluence est celui vers lequel confluent libidos objectale et narcissique; c'est-à-dire qu'il a une double nature : il « représente l'enfant lui-même dans toutes les composantes narcissiques et pulsionnelles de son être, et il est en même temps un autre, dont la vie autonome, d'emblée présente, est reconnue peu à peu par l'enfant. »¹

C'est au sortir de l'oedipe, vers 4-5 ans, au moment où il se trouve confronté à la tâche difficile de désinvestir partiellement ses parents et de déplacer son énergie pulsionnelle sur de nouveaux objets tout en confortant son narcissisme, que l'enfant trouve une aide utile dans le petit animal qui joue ce rôle d'objet de confluence. En effet, puisque le petit animal est *à la fois* soi-même et un autre, l'enfant peut, en caressant le petit animal par exemple, expérimenter la liaison du courant pulsionnel et du courant narcissique; en tant que représentant de l'enfant, le petit animal contribue également à l'unification du moi.

Le petit animal marque ainsi une étape, un *temps organisateur* dans la structuration du moi.²

L'objet transitionnel

La différence entre les concepts d'« objet de confluence » et « objet transitionnel » est le moment de leur intervention au cours du développement psychique de l'enfant, ainsi que le type d'investissement dont ils sont l'objet.

Le concept d'« objet transitionnel » a été défini par WINNICOT (38) et désigne cet objet (peluche, bout de couverture ou de drap, ...) dont certains jeunes enfants refusent absolument de se séparer et qu'ils traînent partout avec eux. La principale caractéristique de cet objet, qui lui vaut d'ailleurs son nom, est que **pour l'enfant**, il est la première possession « non moi », et il appartient donc à la réalité extérieure, mais il est plus que cela, car il est en même temps une illusion, qui appartient à la réalité psychique de l'enfant. On dit qu'il est à la fois « trouvé » et « créé » par l'enfant.³ Il est trouvé dans le sens où il appartient à la réalité extérieure et est reconnu comme tel par l'enfant, et créé parce que l'enfant l'investit d'une fonction maternelle. L'objet transitionnel représente la mère, il vient combler un vide; il protège de l'angoisse, et principalement de l'angoisse d'abandon.

L'objet transitionnel doit pouvoir être soumis à la toute-puissance qu'exerce sur lui l'enfant.

L'animal familier peut protéger contre l'angoisse d'abandon, rassurer l'enfant, lui procurer un contact doux et chaud, mais il ne peut être considéré comme un objet transitionnel au sens strict dans la mesure où il n'est pas manipulable ni soumis à la toute-puissance de l'enfant. Il ne peut être le support de cet investissement particulier décrit ci-dessus. Par contre, il peut favoriser des activités transitionnelles (comme le jeu) telles qu'elles ont été définies plus tard par WINNICOT. (37)

1 (3) p. 19.

2 Ibid. p. 24.

3 (37) p. 10.

Le jeu

WINNICOT (37) définit une « aire intermédiaire » entre la réalité psychique interne et le monde externe tel qu'il est perçu. Le jeu et la créativité prennent place dans cette aire intermédiaire. « Le jeu a une place et un temps propres. (...) La place du jeu serait dans cet espace potentiel entre le bébé et la mère. »¹

Pour WINNICOT c'est à travers le jeu et la créativité que la personnalité peut s'exprimer le plus complètement et que l'individu découvre le soi. Le jeu et la créativité sont donc les garants de la santé psychique. La créativité ne se mesure pas à une production, mais à une attitude qui l'apparente au jeu; la créativité est « la coloration de toute une attitude face à la réalité. »²

Et puisque « C'est le jeu qui est universel et qui correspond à la santé »³, les adultes ou les adolescents eux aussi, confrontés à la tâche difficile de mettre en relation réalité psychique et réalité externe, ont besoin de pouvoir accéder à cette « aire intermédiaire d'expérience » qui comprend les arts, la religion, la créativité scientifique... et le jeu gratuit, le « play » (par opposition au « game », ou jeu à règles).

Ensuite, étant donné que, selon WINNICOT « La psychothérapie se situe en ce lieu où deux aires de jeu se chevauchent, celle du patient et celle du thérapeute », la relation avec un animal devrait faciliter l'établissement d'une relation thérapeutique... et de relations en général.

L'animal familier, en ce qu'il invite au jeu et à l'observation amusée de son comportement, favorise l'accès à cette « aire intermédiaire d'expérience ».

De plus, la relation qu'établit l'enfant avec son animal, « **dans la mesure où l'inconscient pulsionnel s'y articule avec la réalité externe et où elle est à l'origine d'une élaboration symbolique, donne lieu à une activité transitionnelle par excellence.** Jouer avec le chat ou le chien, cela va du contact physique fusionnel, des caresses, au jeu de rôle et au dialogue imaginaire. »⁴

La relation d'objet animale [BRUSSET (2)]

La « relation d'objet animale » est essentiellement « une relation substitutive qui prend sens par rapport aux défaillances de l'environnement et aux conflits qui organisent les relations d'objet fondamentales. »⁵

Dans certains cas, la relation à l'animal permet de vivre des désirs qui, sur le plan fantasmatique, sont ressentis comme très dangereux, par exemple des désirs profondément régressifs de fusion avec l'objet.

Ainsi, l'animal permet la satisfaction d'une fantasmatique fusionnelle contre laquelle par ailleurs l'individu lutte pour son existence. Pour les patients à l'investissement narcissique fragile, comme les psychotiques ou des adolescents anorexiques, une telle relation pourrait avoir une importance cruciale.⁶

1 WINNICOT (37) p. 59.

2 Ibid. p. 91.

3 Ibid. p. 60.

4 BRUSSET (2) p. 73.

5 (2) p. 73.

6 Ibid. p. 69.

Dans ce type de relation, l'articulation de l'inconscient pulsionnel et de la réalité externe favorise l'étayage des processus secondaires de la pensée sur les processus primaires inconscients, c'est-à-dire que l'enfant acquiert la capacité de prendre ses distances par rapport à l'animal, et par rapport à cet « animal » qui vit en lui, notamment en utilisant le langage. Puisque l'animal « représente » les processus primaires de l'enfant, celui-ci prend également ses distances par rapport à eux.¹

Les identifications

Parallèlement à l'émergence des processus secondaires de la pensée, la nature des identifications qui unissent l'enfant et l'animal se modifie. On peut distinguer plusieurs étapes dans cette évolution. (26) (29)

Dans un premier temps, l'enfant et l'animal vivent en symbiose. L'enfant est plus proche de l'animal que des adultes. Dans une deuxième étape, l'animal peut prendre la place de l'adulte dans les représentations de l'enfant (cas des phobies d'animaux). Puis c'est l'enfant qui devient adulte par rapport à l'animal, devient initiateur de jeu, le punit, etc., en même temps que les comportements animaux sont, parallèlement à l'édification du surmoi, transformés en conduites bestiales. (26)

Le jeu des identifications permet l'expérimentation de plusieurs positions différentes, ce qui donne à l'enfant la possibilité de dépasser par cet intermédiaire des conflits ou l'angoisse liés à des situations particulières.

Nous sommes ici fort proches de ce que décrit BRUSSET lorsqu'il mentionne la richesse de la relation avec l'animal : substitutive, se déroulant à des niveaux différents et permettant le dépassement de conflits, de clivages, et l'étayage des pulsions objectales sur le narcissisme par la circulation des représentations qu'elle favorise.

2. LA COMMUNICATION ENTRE L'ENFANT ET L'ANIMAL

Ce qui frappe l'adulte observant un enfant et un animal (tout particulièrement un chien) en interaction, c'est l'adéquation des partenaires et la tolérance du chien à l'égard des tracasseries que lui fait subir l'enfant. Ils semblent se comprendre mieux que quiconque. C'est du moins ainsi que notre esprit adulte interprète ce qu'il observe. A partir de cette interprétation, plusieurs voies d'investigation sont offertes, de la réflexion théorique à l'observation éthologique rigoureuse. Le point de vue de MIERMONT (26) appartient à la première catégorie, les travaux de l'équipe du professeur MONTAGNER à la seconde. Leur point de départ est le même : on considère que la communication non verbale est le fondement de la relation enfant-animal.

MIERMONT, dans une approche originale, fait de la parenté structurale foncière entre l'enfant et l'animal l'essence de leur relation. D'elle naît la communication directe et non verbale entre l'enfant et l'animal. Il observe cette parenté à différents niveaux :

- les lois des processus primaires chez l'enfant et la manière dont les animaux résolvent des conflits issus de situations contradictoires, paraissent analogues. Ainsi en est-il du déplacement pour le premier et de l'activité de substitution pour l'animal;

¹ (26) pp. 41-42.

- d'autres solutions de conflits, comme les réponses agressives à la frustration, évoquent des situations voisines des attitudes humaines;
- enfants et animaux ne disposent que de la communication analogique, celle qui est basée sur des signes (caractère d'imédiateté);
- tous deux sont sans inhibition dans la reconnaissance de leurs besoins corporels.

De cette parenté structurale naît une communication immédiate et non verbale, unique.

BRUSSET insiste lui aussi sur le caractère immédiat de la communication entre l'enfant et l'animal. Ce mode de communication facilite des relations sur le mode de la fusion, de l'indifférenciation ou encore du double et du compagnon imaginaire. Le type de communication qui s'instaure entre l'enfant et l'animal favorise une relation où l'animal prend la place de l'objet absent, ce qui évite à l'enfant les sentiments dépressifs d'abandon, de vide, de perte.¹

L'enfant parle aussi à son animal. Il se confie à lui, lui raconte des histoires, fait les questions et les réponses. Ce dialogue peut servir de base à un dialogue intérieur, et ainsi contribuer à l'élaboration d'un contact avec ses propres perceptions et sentiments, à travers une verbalisation.

La relation à l'animal est probablement fondée sur un mode de communication particulier, dans laquelle le comportement non verbal, modèle animal du comportement humain, constitue l'essentiel. C'est en ce qu'il s'avère pour l'enfant un lieu de communication que l'animal est un compagnon irremplaçable. (5)

Certains auteurs insistent donc sur le caractère immédiat de la communication entre l'enfant et l'animal, sur la proximité de leur relation et, à les lire, on imagine aisément une relation en quelque sorte idyllique, où la compréhension mutuelle est totale. La communication non verbale semble d'une importance capitale dans cette relation. Dans ce cas, l'observation éthologique des interactions enfant-animal devrait fournir des informations intéressantes. L'équipe du Pr. MONTAGNER a entrepris depuis plusieurs années ce long travail d'observation.

L'observation des interactions enfant-animal

Des enfants de 2 à 5 ans sont observés à leur domicile dans leurs interactions spontanées avec le chien de la maison. Ces travaux se situent dans le prolongement des recherches sur la communication de l'enfant dans son groupe de pairs, qui avaient mené à la mise en évidence de comportements ritualisés et à la définition de différents types d'enfants. (28)

Etant donné la méthode utilisée, peu de conclusions générales sont disponibles actuellement. On observe cependant que :

- l'enfant plus souvent que l'animal prend l'initiative des interactions, et celles-ci durent alors plus longtemps;
- pour un enfant unique, l'animal devient un partenaire de jeu privilégié; les chiens plus âgés sont au total plus en interaction avec les enfants, et les femelles sont plus souvent frappées par l'enfant, tandis que les gros chiens le sont moins;
- les interactions sont les plus fréquentes lorsque le chien était présent avant la naissance de l'enfant; (29)

¹ (2) pp. 61-62.

- les contacts les plus fréquents entre le chien et l'animal sont les contacts corporels;
- l'enfant touche le plus souvent le chien quand ce dernier est de dos (intérêt pratique lorsqu'on présente un chien à un enfant);
- seulement 43 % des comportements de l'enfant à l'égard du chien sont suivis d'une réaction de la part de celui-ci. Le plus souvent, il s'agit de comportements agonistiques. Le chien réagit agressivement très rarement.
- 48 % des comportements du chien ne sont pas suivis d'une réaction de l'enfant. La réaction la plus fréquente de celui-ci est le retrait;
- grâce à une analyse factorielle, il apparaît que l'âge de l'enfant est la variable la plus discriminante dans la régulation des interactions.¹

Ainsi (27) les enfants de 2-3 ans ont surtout des interactions de type agonistique, ceux de 3-4 ans des interactions non agonistiques, et ceux de 4-5 ans des interactions médiatisées par un objet. Il est possible que pour les plus petits, le comportement agressif soit la manière la plus efficace d'attirer l'attention du chien.

Les conclusions d'une étude sur les interactions chien-enfant médiatisées par un objet (17) indiquent que les systèmes de communication entre l'enfant et l'animal, bien révélés par ce type d'interactions, sont d'autant mieux maîtrisés par l'enfant qu'il est plus âgé. Le chien apparaît donc comme un interlocuteur, avec lequel l'enfant peut développer des conduites « sociales » complexes. La question reste de savoir de quelle manière la présence du chien peut optimiser les systèmes de communication que l'enfant établira avec ses pairs.

3. L'ANIMAL DANS LA PSYCHOTHERAPIE

L'animal est-il parfois utilisé dans la psychothérapie, comment, pour quoi et par qui ? LEVINSON, en 1970, a mené une enquête auprès de confrères, et 319 Membres de la Division Clinique de l'Association Psychologique de l'Etat de New York ont répondu à son questionnaire. A l'époque ils étaient 51 % à qui il était arrivé de recommander la présence d'un familier à la maison; l'idée d'utiliser un animal dans la psychothérapie ne paraissait pas extravagante à 31 %, alors que 16 % des confrères avaient déjà utilisé un animal dans une psychothérapie.²

En fait, dans la psychothérapie, l'animal peut être présent physiquement, ou simplement évoqué. L'utilisation que l'on peut alors faire de l'animal familier est différente.

1. l'animal évoqué

Tout au long de ce paragraphe, nous suivrons BRUSSET dans l'article qu'il a élaboré à partir de son expérience clinique avec des enfants et des adolescents.

L'animal évoqué peut être un animal sorti de la fantasmagorie personnelle d'un enfant, ou l'animal de la famille. L'utilisation thérapeutique de ces deux types d'évocation est différente.

¹ J.-L. MILLOT, J.-C. FILIATRE, H. MONTAGNER, A. ECKERLIN et A.C. GAGNON, 1987, « Advances in the study of the relationship between children and their pet dogs. » Communication personnelle.

² LEVINSON (1972) cité par CASS (4).

- 1.1. Tout jeunes, les enfants sont exposés par les adultes à un univers animal riche de significations symboliques; l'animal est par exemple particulièrement apte à symboliser une caractérologie humaine simple et compréhensible pour les enfants. Pour cette raison notamment, le bestiaire fantasmatique de l'enfant est particulièrement riche, et il arrive fréquemment que l'animal émerge dans la psychothérapie.

Dans ce cas, une attention toute particulière est requise de la part du thérapeute, qui doit éviter de donner aux animaux des significations « classiques ». Il convient de rechercher le sens tout particulier que l'enfant donne à cette représentation animale et la place qu'elle occupe dans sa dynamique psychique.

Soulignons avec BRUSSET que, quelle que soit la symbolique donnée par l'enfant à telle partie d'un animal, l'univers animalier constitue une source quasi inépuisable de représentants de pulsions, et il faut remarquer « l'aptitude de ce signifiant (l'animal) à traiter les contradictions des représentations pulsionnelles et à donner expression globale à des éléments qui ne sont que partiels. »¹

- 1.2. Lorsque l'animal évoqué est le familier, son évocation renvoie souvent à toute une fantasmatique relationnelle qu'il s'agit d'explorer.

L'animal peut représenter le thérapeute, mais dans une disponibilité plus grande et plus sécurisante que celui-ci. L'évocation de l'animal est alors un indicateur du transfert.

Les avantages de l'évocation de l'animal familier dans la psychothérapie sont particulièrement importants pour les patients présentant une grande vulnérabilité narcissique, et chez qui certains affects, désirs, fantasmes, sont ressentis comme tellement dangereux pour l'intégrité du moi, que seule la relation à l'animal en permet l'émergence.

BRUSSET expose un cas clinique où les difficultés qui surviennent dans la thérapie sont dues à la grande vulnérabilité narcissique du patient; cela lui interdit tout mouvement pulsionnel vers des êtres humains. L'animal se trouve alors particulièrement investi, et sont expérimentés dans la relation avec lui des désirs extrêmement régressifs de fusion et d'indifférenciation, des mouvements identificatoires, des fantasmes, des projections, des désirs agressifs, des vécus corporels et des manques.

Repris dans la thérapie, tous ces éléments seront mis en relation avec des représentations de choses et de mots, ce qui débouche sur une élaboration mentale, particulièrement difficile chez ce patient. La relation à l'animal favorise ainsi la psychothérapie et la prise de conscience, en fournissant un matériel a priori peu accessible. Remarquons que ceci concerne les psychothérapies dont l'objectif est l'élaboration mentale.

Pour un enfant perturbé émotionnellement, l'animal offre l'opportunité d'une affection inconditionnelle, d'une relation dans laquelle il n'est pas jugé, où il ne craint pas de perdre l'objet aimé. Seul un animal peut donner à un enfant perturbé cette « acceptation générale » dont il a besoin. (LEVINSON, CONDORET, BRIDGER, CORSON, ...). Inversement, l'animal est aimé inconditionnellement par l'entourage de l'enfant, tandis que celui-ci se fait punir, gronder, etc. et peut avoir le sentiment qu'il doit gagner l'affection de ses parents. Mais en s'identifiant à un animal qui est aimé quoi qu'il fasse, l'enfant perturbé peut être amené à s'interroger sur les raisons qui font que lui, qui transgresse pourtant moins que l'animal, n'est pas tant aimé. L'animal ne se sent pas coupable, pourquoi l'enfant le serait-il ? De telles interrogations peuvent être utilement reprises dans une psychothérapie.

¹ (2) p. 56.

L'animal peut aussi contribuer indirectement à la psychothérapie puisque « l'on peut considérer le dialogue avec l'animal comme une préforme de psychothérapie. »¹

- 1.3. L'animal peut être évoqué au cours de l'anamnèse. LEVINSON et DEMARET (12) introduisent systématiquement dans l'anamnèse de leurs patients des questions relatives à l'animal familial. Les réponses sont extrêmement variables, mais sont en général intéressantes en ce qu'elles peuvent constituer une porte d'entrée vers la vie psychique du patient, peut-être difficilement accessible par ailleurs, ou vers des difficultés méconnues jusque là. L'animal peut jouer le rôle de révélateur d'anxiétés ou d'angoisses considérées comme sans importance ou non avouables par le patient ou son entourage.
- 1.4. Evoquer l'animal a parfois un effet direct sur la relation patient-thérapeute. DEMARET (12) note une amélioration du contact avec ses patients lors de l'évocation de l'animal, « comme si l'évocation de l'animal familial jouait le rôle d'un catalyseur de la relation médecin-malade. »² (12)

Si évoquer l'animal familial favorise la relation médecin-malade, on comprend que la relation qui s'instaure entre le vétérinaire et le propriétaire de l'animal malade puisse quelquefois évoluer vers une relation où le « malade » est surtout le propriétaire de l'animal.

Le vétérinaire apparaît alors comme une personne se trouvant sur une voie privilégiée pour l'accès au psychisme humain, puisqu'on lui amène l'animal et qu'il peut éventuellement engager la conversation sur le sujet. Or il arrive que l'animal apporté en consultation vétérinaire joue le rôle de l'« animal-symptôme », [DEMARET (11)] par analogie avec l'« enfant-symptôme » dont parlent les pédiatres. Dans ce cas, les problèmes (maladie ou comportements indésirables) de l'animal ne sont en réalité que le prétexte à une consultation dont la demande (parfois inconnue du maître lui-même), serait une demande de soutien psychologique. (12) (11)

Une telle demande pourrait être reconnue par le vétérinaire, et pourquoi pas imaginer des groupes analogues aux groupes « Balint » pour les vétérinaires ? (12)

2. L'animal présent dans la psychothérapie

LEVINSON, depuis de nombreuses années maintenant, travaille en compagnie de son plus fidèle collaborateur : son chien Jingle. Dans « The dog as a "co-therapist" » (20), il systématise dans la mesure du possible le rôle de son chien dans les thérapies d'enfant qu'il conduit.

Soulignant les besoins psychologiques que l'animal satisfait chez l'être humain, LEVINSON présente différents cas où le succès du traitement a pu être largement attribué à la présence de son chien. Se demandant si on peut concevoir le rôle thérapeutique de l'animal comme une opportunité donnée à l'enfant d'établir une relation de compagnonnage dans laquelle la catharsis émotionnelle et la satisfaction d'idéaux du moi sont permis, il admet que sa manière de percevoir la thérapie se modifia lorsque son chien apparut sur la scène pour la première fois, par inadvertance.

¹ BRUSSET (2) p. 72.

² DEMARET (12) p. 486.

L'enfant était très retiré du monde et, dans un premier temps, il ignora superbement son thérapeute pour se consacrer entièrement au chien. Après avoir passé plusieurs séances à jouer avec le chien, l'enfant reporta graduellement sur son thérapeute l'affection qu'il manifestait au chien, et LEVINSON fut progressivement admis dans leurs jeux. Depuis cette première expérience, LEVINSON utilisa son chien de manière ponctuelle dans certains cas sélectionnés.

Certains enfants sont effrayés par les contacts humains parce qu'ils ont été blessés dans le passé. Ils ont pourtant besoin de contacts physiques... Le chien dans ce cas peut apparemment les aider, « car il ne menace pas d'enchevêtrement émotionnel et donc peut satisfaire les besoins qu'a l'enfant de contacts physiques. »¹

Certains enfants psychotiques craignent d'être physiquement proches du thérapeute, mais un chien ne risque pas de les envahir avec son moi, ni de se laisser détruire par le leur.

Une des difficultés de la thérapie d'enfant tient à ce que celui-ci ne reconnaît pas l'utilité de la thérapie. Cependant, consciemment ou inconsciemment, il se rend compte que quelque chose ne va pas, et il peut en être inquiet. Le premier entretien devra donc rassurer l'enfant, afin qu'il comprenne que le thérapeute est prêt à l'aider. La présence d'un chien à ce niveau peut permettre de « rompre la glace » et aider à développer une relation avec certains enfants.

L'animal joue aussi un rôle particulier dans le transfert qui, chez les enfants, prend une forme différente de chez les adultes puisque les figures parentales sont actives et actuelles. Le chien intervient à point lorsque l'établissement d'une profonde relation transférentielle est menaçant pour l'enfant. « L'établissement d'une relation débutante avec un animal est moins menaçant et donc conduit à l'établissement d'une thérapie confortable, non menaçante, orientée vers la réalité. »²

L'utilité du chien dans la psychothérapie d'enfants tient principalement au fait que l'enfant, à travers l'identification à l'animal, peut mieux accepter l'inacceptable qui est en lui, ce qui, finalement, est le but de la thérapie. De plus, le chien permet de discuter de la relativité des sentiments, des perceptions, etc., puisque l'enfant remarque que le chien ne vit pas les choses comme il les vit. Il s'agit toujours de thérapie « orientée vers la réalité » où l'interprétation est moins importante que la « ré-expérimentation » d'émotions ou d'affects. (20)

Pour un enfant caractériel, le chien peut s'avérer un excellent thérapeute, comme le rapporte CONDORET (6). L'animal adulte, calme et prévisible, peut être utilisé à plusieurs niveaux :

- 1° au niveau du diagnostic, où la réaction à l'animal traduit un certain mode d'être chez l'enfant;
- 2° au niveau du développement physique, affectif et mental, « Sa valeur éducative peut permettre dans bien des cas de rattraper des retards de développement physique et mental par les incitations à la marche, les appels au jeu et la sécurisation qui émane de sa présence »;
- 3° dans la famille, l'animal, en apportant un élément d'équilibre, peut devenir un « médiateur créant de nouvelles relations ou améliorant des relations auparavant difficiles entre enfant et parents »;
- 4° en dehors de la famille, l'animal peut favoriser l'intégration d'un enfant dans un groupe.

¹ LEVINSON (20), p. 62.

² Ibid.

En conclusion, le chien peut servir comme « agent catalytique, aidant l'enfant à régresser, à s'accepter lui-même et à progresser expérimentalement, timidement, puis avec plus d'assurance, sur la voie de la découverte de soi et de la cicatrisation de soi. »¹

J. VAN LEEUWEN, déjà cité, considère qu'il est utile de préciser que, si pour LEVINSON la « pet-oriented psychotherapy » marche bien, ce n'est pas nécessairement une technique utilisable par tous les thérapeutes, ni très transmissible par apprentissage. Pour lui, l'important est de se sentir à l'aise dans sa forme de thérapie, quelle qu'elle soit finalement. Notons que LEVINSON lui-même n'utilise cette forme de thérapie qu'avec certains enfants, pas avec tous.

CONCLUSIONS

Apparemment, chacun peut bénéficier d'une relation à un animal, notamment parce que l'animal nous apporte ce que nous lui demandons : relation de dépendance, relation graduée du point de vue de la distance émotionnelle, compagnonage; l'animal peut aussi rassurer, faire un bon camarade de jeu, être un interlocuteur privilégié, un confident, etc. L'animal ne parle pas et on peut lui faire « dire » à peu près ce que l'on a envie d'« entendre ». Par son comportement cependant, l'animal familier peut aider son maître à se faire une meilleure image de soi, à acquérir une meilleure connaissance de soi. En étant inconditionnellement attaché à son maître, l'animal lui procure une relation sécurisante et valorisante.

Cependant, les enfants, les personnes isolées, les patients effrayés par les relations humaines ou communiquant difficilement avec des êtres humains, les patients d'un hôpital ou les résidents d'un home, ainsi que les malades de toute sorte, apparaissent comme pouvant bénéficier plus que les autres d'une relation à un animal familier.

Un trait commun à toutes ces catégories de personnes paraît être l'isolement relationnel; qu'il s'agisse de l'enfant, du prisonnier ou du malade, chacun se trouve isolé à sa manière : physiquement ou de par ses caractéristiques psychologiques et son état d'esprit. Ils évoluent dans un milieu duquel ils ne peuvent attendre la compréhension car ils sont différents. Un important apport de l'animal familier serait alors une relation de compréhension.

L'animal familier devient thérapeutique par rapport aux caractéristiques relationnelles du milieu de vie de l'individu, mais il n'est pas nécessaire que ce milieu comporte des carences graves pour que l'animal soit thérapeutique, ou simplement bienfaisant : des personnes dépressives, quel que soit le support social dont elles disposent, trouvent toutes des bénéfices semblables dans la relation qu'elles ont avec l'animal de la famille.

L'animal familier est un facilitateur social qui peut favoriser la communication entre patient et thérapeute, ou entre patients dans un hôpital. Les patients les plus susceptibles de trouver dans une relation à un animal une aide effective pour leurs difficultés sont les patients (adultes ou enfants) que les relations effrayent et qui s'enfoncent progressivement dans un mutisme et un isolement de plus en plus destructurants. La relation à l'animal, si elle est calme et détendue, apporte une sécurité qui laisse au patient craignant l'enchevêtrement relationnel, la liberté de son engagement.

¹ LEVINSON (20) p. 65.

L'animal familial peut aussi être utilisé dans la psychothérapie sans être présent, mais simplement évoqué. Son évocation permet de faire venir dans la thérapie des affects ou représentations bloqués dans les relations humaines. L'évocation de l'animal familial favorise donc le travail d'élaboration mentale et peut aider à la réintégration de ses propres émotions.

Enfin, la communication entre l'être humain et son animal fournit probablement le constituant de base de leur relation. Il s'agit d'une communication analogique, directe et non verbale principalement, plus propice chez l'homme à l'expression des émotions qu'au discours critique sur soi-même ou à toute autre activité de rationalisation. C'est peut-être au niveau de cette communication particulière qu'il faut chercher la racine commune des bienfaits réels de l'animal familial.

BIBLIOGRAPHIE

1. BRIDGER H., 1976. — The Changing Role of Pets in Society. *J. small Anim. Pract.*, 17, 1-8.
2. BRUSSET B., 1981. — L'animal dans la psychothérapie. *In* : M. SOULE (Ed.), *L'animal dans la vie de l'enfant*. Paris, E S F, 54-74.
3. CAREL A. et GOUTLAND J., 1981. — Vie et mort du petit animal dans la famille : L'objet de confluence. *In* : M. SOULE, *L'animal dans la vie de l'enfant*. Paris, E S F, 16-26.
4. CASS J., 1981. — Pet Facilitated Therapy in Human Health Care. *In* : B. FOGLE (Ed.), *Interrelations between People and Pets*. Thomas : Springfield, 124-146.
5. CONDORET A., 1973. — L'animal compagnon de l'enfant. Paris, Fleurus.
6. CONDORET A., 1973. — L'animal de compagnie et l'enfant atteint de troubles psycho affectifs. *L'animal de compagnie*, 33, 275-282.
7. CONDORET A., 1977. — Nouvelle approche psycho-sociologique et médico-pédagogique de l'enfant : sa relation à l'animal familial. *L'animal de compagnie*, 5, 491-498.
8. CONDORET A. — L'animal, prélude à une nouvelle approche de l'enfant. *Cah. Méd. Vét.*, 47, 81-86.
9. CORSON E.O'Leary, CORSON S.A., GWYNNE P.H., 1974. — Pet-facilitated Psychotherapy. *In* : R.S. ANDERSON (Ed.), *Pet Animals and Society*. London, Baillière-Tindall, 19-37.
10. CORSON S. et CORSON E.O'Leary, 1981. — Companion Animals as Bonding Catalysts in Geriatric Institutions. *In* : B. FOGLE (Ed.), *Interrelations Between People and Pets*. Thomas : Springfield, 146-175.
11. DEMARET A., 1976. — Psychologie médicale et médecine vétérinaire. *Ann. Méd.Vét.*, 120, 255-258.
12. DEMARET A., 1977. — Les relations animaux de compagnie/maîtres. *L'animal de Compagnie*, 5, 485-489.
13. DEMARET A. et BARTSCH P., 1983. — Utilité et nocivité des animaux de compagnie. *Revue médicale de Liège*, 8, Avril.

14. FILIATRE J.C., MILLOT J.L., MONTAGNER H., 1986. — New Data on Communication Behaviour between the Young Child and his Pet Dog. *Behavioural Processes*, **12**, 33-44.
15. FOX M.W., 1974. — Pet-Owner Relations. *In* : R.S. ANDERSON (Ed.), *Pet Animals and Society*. London, Baillière-Tindall, 37-53.
16. FOX M.W., 1981. — Relationship Between the Human and Non-human Animals. *In* : B. FOGLE (Ed.). Thomas : Springfield, 23-41.
17. GAGNON A.C., FILIATRE J.C., MILLOT J.C., 1987. — Approche éthologique des relations entre l'enfant et son chien familial. *Comportement*, **5**, Septembre-Octobre, 349-354.
18. GORLDFARB W., 1945. — The Animal Symbol in the Rorschach Test and an Animal Association Test. *Rorschach Resarch Exchange*, **9**, 8-22.
19. KIDD A.H. et KIDD R.D., 1985. — Children's Attitude Toward their Pet. *Psychological Reports*, **57**, 13-31.
20. LEVINSON B.M., 1962. — The Dog as a "Co-therapist". *Mental Hygiene*, **46**, 59-67.
21. LEVINSON B.M., 1974. — Pets and environment. *In* : R.S. ANDERSON (Ed.), *Pet Animals and Society*. London, Baillière-Tindall, 8-19.
22. MacCULLOCH M., 1981. — The Pet as Prosthesis : Defining Criteria for the Adjunctive Use of Companion Animals in the Treatment of Medically Ill, Depressed Outpatients. *In* : B. FOGLE (Ed.), *Interrelations Between People and Pets*. Thomas : Springfield, 101-124.
23. MacDONALD A., 1981. — The Pet Dog in the Home : A Study of Interactions. *In* : B. FOGLE (Ed.) *Interrelations between People and Pets*. Thomas : Springfield, 195-209.
24. MANN P.G.H., 1974. — Introduction to R.S. ANDERSON (Ed.), *Pet Animal and Society*. London, Baillière-Tindall, 1-8.
25. MESSENT P. et SERPELL J., 1981. — A Historical and Biological View of the Pet-Owner Bond. *In* : B. FOGLE (Ed.), *Interrelations Between People and Pets*. Thomas : Springfield, 5-23.
26. MIERMONT J., 1981. — La communication entre l'enfant et l'animal. *In* M. SOULE (Ed.), *L'animal dans la vie de l'enfant*. Paris, E S F, 26-54.
27. MILLOT J.L. et FILIATRE J.C., 1986. — The Behavioural Sequences in the Communication System between the Child and his Pet Dog. *Applied Animal Behaviour Science*, **16**, 383-390.
28. MONTAGNER H. — L'enfant et la communication. Paris, Stock, 5ième Edition, Juin 1986, Ed. originale 1978.
29. MOUREN M.C. et SOULAYROL R., 1980. — Rôle de l'animal au cours du développement de l'enfant. *In* : M. SOULE (Ed.), *L'animal dans la vie de l'enfant*. Paris, E S F, 11-16.
30. MUGFORD R.A. et M'COMSKY J.G., 1974. — Some Recent Work on the Psychotherapeutic Value of Cage Birds with Old People. *In* : R.S. ANDERSON (Ed.), *Pet Animals and Society*. London, Baillière-Tindall, 37-54.
31. PADEN-LEVY D., 1985. — Relationship of Extraversion, Neuroticism, Alienation, and Divorce Incidence with Pet Ownership. *Psychological Reports*, **57**, 868-870.
32. PIETERS A., 1983. — Socialisation et syndrome d'isolement chez le chien domestique (*Canis familiaris* L.). *Cahiers d'Ethologie appliquée*, **3** (1), 59-88.
33. PORESKEY R., HEDRIX C., MOSIER J., SAMUELSON M., 1988. — Young children's companion animal bonding and adults pet attitudes : a retrospective study. *Psychol. Rep.*, Avril, 419-425.

34. SALOMON A., 1981. — Le rôle de l'animal dans la vie de l'enfant. *Santé mentale au Canada*, Juin, 10-14.
35. SEARLES H. — L'environnement non humain. Paris, Gallimard, 1986; cet ouvrage est la traduction française de H. SEARLES, *The Nonhuman Environment*, 1960. Traduit de l'anglais par D. BLANCHARD.
36. VanLEEuwEN J., 1981. — A Child Psychiatrist's Perspective on Children and Their Companion Animals. *In* : B. FOGGLE (Ed.), *Interrelations Between People and Pets*. Thomas : Springfield, 175-195.
37. WINNICOT D.W. — Jeu et réalité, Paris, Gallimard, 1^{ière} ed. 1975, 2^{ième} ed. 1986; cet ouvrage est la traduction française de D.W. WINNICOT, *Playing and Reality*, 1971. Traduit de l'anglais par C. MONOD et J.B. PONTALIS.
38. WINNICOT D.W. — Objets transitionnels et phénomènes transitionnels (1951). *In* : *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris, Payot, 1969, 107-125.